

Chapitre 1

POUR CERTAINES PERSONNES, LE SENS DE L'HONNEUR ÉTAIT TELLEMENT FORT QUE, AYANT FAILLI, ELLES NE VOYAIENT PAS D'AUTRE ISSUE A LEUR VIE QUE LE SUICIDE.

Très humblement, je l'avoue: j'ai trahi un idéal. Je n'atteindrai jamais au niveau spirituel des grands Maîtres des arts martiaux: j'ai détourné ma force vers un but inavouable. Et pourtant...

C'est en toute humilité que j'ai commencé: par les exercices contraignants que la discipline imposait; j'ai vécu l'expérience de l'entraînement poussé jusqu'aux limites de la résistance (or je ne suis pas une petite nature)... et puis j'ai tout perverti. Des années de travail, de privations, des années d'ascèse ont abouti à cela: ma première expédition punitive... qui s'est soldée par l'envoi dans un centre de traumatologie d'un vulgaire dragueur! C'est dérisoire.

J'ai eu honte. Mais pas longtemps.

La volonté qui m'a permis d'arriver au troisième dan de la ceinture noire (sandan) m'a permis aussi de surmonter ce sentiment, de passer outre; après tout, ce n'est pas moi qui aurais dû avoir le plus à rougir, c'est l'autre.

Une conscience nette de ce qu'il fallait dorénavant accomplir et la claire idée de mes faiblesses ont imposé le calme à mon esprit. Si j'ai dérouté ma vie de la Voie, je n'en suis pas moins en règle avec moi-même. Dans les combats sur les tatamis ou dans l'enchaînement des katas chacun est seul à s'apprécier; idem dans la vie. Je me jugerais bien piètrement si je n'appliquais toute mon énergie au dessein forgé voilà plus de quatorze ans. Or ce n'est pas moi qui ai été à l'origine de tout. Mon existence actuelle est une manière de réponse aux circonstances de l'époque. La ceinture noire et la technique ne sont qu'un outil; contraire à l'éthique des karatékas, certes! mais tant pis. Je le regrette et j'en demande pardon aux Maîtres. Ma voie n'est plus la leur.

J'ai décidé de consigner dans ce cahier les événements tels qu'ils se dérouleront. Un jour peut-être cela sera utile.

Ce n'est pas le besoin de me justifier qui me pousse, mais la nécessité que tout soit clair et en ordre. Ce soir, je sortirai de nouveau.

=== === ===

L'agent Maillet, en manche de chemise et sans képi, effaça son début bien avancé de bedaine pour laisser le passage à une dame en tailleur bleu nuit et fleurant un parfum dont il ignorait complètement le nom.

Roger Sarfati, inspecteur depuis quinze ans, marié et père de trois enfants, fils de Pied-Noir et fier de l'être, était occupé à rédiger un rapport.

– Madame, que puis-je pour vous?

– Monsieur l'inspecteur, je désire porter plainte.

– Contre qui?– s'enquit Sarfati en piochant déjà sur la pile posée au coin du bureau un formulaire *ad hoc* qu'il inséra dans l'imprimante.

La dame prit place sur une chaise en plastique orange et leva une main fine en guise d'avertissement:

– Permettez-moi de résumer l'affaire. D'abord il ne s'agit pas de moi, mais de mon fils. Il a été agressé cette nuit.

– Par qui? A quel endroit?

– Sur le parking de la gare, par des voyous. Il venait d'arriver par le dernier train.

– Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée?

– Il est à l'hôpital, monsieur l'inspecteur.

– Ah. Est-ce qu'il a identifié ses agresseurs?

– Non.

La dame se lança *illico* dans un monologue vindicatif d'où il ressortait: –a) qu'on ne pouvait plus rentrer tranquillement chez soi le soir; –b) que si la police faisait mieux son travail ou voyait ses effectifs augmenter on n'en serait pas là; –c) que les jeunes d'aujourd'hui, à l'exception de certains comme son fils, hein, vous voyez ce qu'on veut dire...; et –d) qu'elle espérait voir les coupables rapidement appréhendés.

Sarfati soupira: toujours la même rengaine.

– Nous ferons notre possible...

=== === ===

Une grande blonde solitaire, présentant des avantages évidents, qui marche à petits pas à plus de 23 heures dans une rue faiblement éclairée et bordée, qui plus est, de hangars d'un côté, d'un terrain vague de l'autre, peut paraître inconsciente – ou provocante. En tout cas, c'est une proie rêvée.

C'est ce qu'ont dû penser les cinq ou six types (à pied ou en voiture) que j'ai croisés depuis vingt minutes que je rôde par ici. Et qui n'ont rien osé. C'est le septième qui s'est enhardi à aborder la rôdeuse en ces termes:

– Alors poupée, toute seule?

Comme si ça ne se voyait pas!

– Il est tard, tu sais...

Silence de ma part.

– Eh ben, on a perdu sa langue?

Je lui ai lancé un regard que je souhaitais mi-aguichant, mi-effrayé, et j'ai poursuivi ma route. Il a éructé méchamment:

– Tu perds une occasion, eh! pimbêche!

"Pimbêche" : comment pourrait-on me qualifier autrement, moi qui n'ai pas accouru à l'appel du MALE?

Les "poupées" dans mon genre ont droit, – en cas de refus à des avances, – à des "gourdasse", "connasse", "cageot", " salope", "meuf de chiottes" et autres "mémère"; cependant si on dit oui à l'invitation, on est immédiatement une "vicelarde", une "grognasse", une "traînée" ou une "pouffe", voire derechef une " salope" – ce qui montre que les mecs ne sont pas à une contradiction près quand on les contrecarre dans leurs bas-instincts. L'alternative est aimable...

NE S'ATTENDRE A RIEN, C'EST ETRE PRET A TOUT, a dit le Sage.

C'est le huitième bonhomme qui est passé aux actes. J'ai entendu son pas accéléré derrière moi. Il s'est porté à ma hauteur, me fixant sans vergogne:

– Toi, la gonzesse... tu viens par ici?...

N'essuyant pas de rebuffade, il m'a pris le bras. Je n'ai résisté que pour la forme. Nous sommes passés derrière une palissade, où il faisait carrément sombre. Il a cherché à me mordre la bouche. J'ai trébuché. Nous avons atterri sur un sol inégal, et il s'est aussitôt mis à me palper sans douceur. J'ai gigoté, pas trop fort, juste pour échapper à ses doigts et à son haleine, mais sans hurler. Il haletait, excité en diable.

– Tu en veux, hein, salope!

Ah! les mots doux de ces braves gens!

Me maintenant au sol d'une main, il a commencé à se déboutonner de l'autre.

– Toi, ma p'tite, tu vas voir comme c'est bon!...

Bon pour qui?

Il a voulu remonter ma jupe. Sa main s'est soudain trouvée bloquée dans une poigne insoupçonnée. Avant qu'il ne comprenne, mon pouce s'est vrillé dans le nerf qui passe entre le carpe et le métacarpien. Il a

hoqueté de douleur, s'est tordu pour y échapper, est tombé à côté de moi, son poignet toujours prisonnier: pour lui, cela devenait intolérable, à tel point qu'il n'arrivait même pas à crier. Alors je l'ai lâché et j'ai cogné. Pas très fort, mais méthodiquement. Au bout de dix secondes, roulé en boule, il pleurnichait.

Je n'ai éprouvé ni pitié ni fierté, ni dégoût ni contentement.

J'avais fait ce qu'il fallait.

=== === ===

Le lendemain j'ai encore corrigé un type.

Le surlendemain j'en ai mis deux hors d'état de nuire.

A chaque sortie, ça cartonne! Quel que soit le quartier, quelle que soit l'heure...

L'étonnement qui se peint sur leurs traits à l'instant où, de faible victime, je me mue en redoutable machine à gnons me paie de pas mal d'efforts, de bien des difficultés, de beaucoup de souvenirs... Je n'éprouve par ailleurs aucune satisfaction à coloration sadique en leur rentrant leur vaniteuse audace dans la gorge. Chaque coup que je porte est à déduire d'une dette que les hommes ont contractée depuis des temps immémoriaux – et depuis quatorze ans pour certains d'entre eux. Si grande est cette dette qu'une infinité de coups ne suffira pas au dédommagement. Mais j'irai aussi loin que je pourrai.